

Pourquoi nous coopérons.

Michael Tomasello, P.U. Rennes, 2015, 85 p., trad. Géraldine Grimaud et Camilla Jones.

[Michael Tomasello tire ses conclusions d'expériences avec des enfants en bas âge et avec de jeunes chimpanzés]

Ces deux caractéristiques de la culture humaine – artefacts cumulatifs et institutions sociales – sont rendues possibles par des compétences et des motivations pour coopérer qui ne sont présentes que dans l'espèce humaine. 12

L'intentionnalité partagée consiste essentiellement en la capacité de nouer avec d'autres individus des intentions et engagements conjoints lors d'activités coopératives.

Les Homo Sapiens sont adaptés pour agir et penser coopérativement au sein de groupes culturels. Et, en effet, les réalisations cognitives les plus impressionnantes des êtres humains (des technologies complexes aux symboles linguistiques et mathématiques en passant par les institutions sociales) sont toutes le produit non pas d'individus agissant seuls, mais d'individus qui interagissent¹. 13

Deux phénomènes de base :

- l'altruisme : un individu se sacrifiant d'une certaine manière au profit d'un autre
- la collaboration : plusieurs individus travaillant ensemble pour obtenir un bénéfice mutuel. 14

Les enfants humains sont coopératifs et serviables dans de nombreuses situations (mais pas toutes, bien entendu).

Tous les organismes viables doivent avoir en eux une part d'égoïsme ; ils doivent se soucier de leur propre survie et de leur bien-être, sous peine de ne pas laisser derrière eux beaucoup de descendants. La coopérativité et la serviabilité humaines se situent au sommet de cette fondation faite d'intérêt personnel. 17

Être altruiste à l'égard de biens tels que le nourriture, c'est être généreux, s'engager dans le partage. Être altruiste à l'égard de services, par exemple aider un individu à atteindre un objet hors de sa portée, c'est être serviable. Enfin, partager de l'information (y compris des commérages) et des attitudes de manière altruiste avec les autres, c'est être informatif.

Il est important de distinguer ces trois types d'altruisme parce que les coûts et les bénéfices de chacun sont différents. 18

Pour concourir à la flexibilité d'autrui, les jeunes enfants doivent premièrement être capables, dans une grande variété de situations de percevoir les buts que poursuivent les autres et deuxièmement, ils doivent être animés d'un motif altruiste pour les aider.

L'encouragement parental n'affecte pas du tout le comportement des enfants [en matière d'aide à un prochain. Et même,] les enfants qui avaient été récompensés [pour leur aide] ont moins aidé dans une deuxième phase que ceux qui n'avaient été récompensés. 19

Le comportement est intrinsèquement motivé.

Dans le cas d'une activité intrinsèquement gratifiante, la récompense externe sape cette motivation intrinsèque : ils [les enfants en bas âge] l'extériorisent vers la récompense.

¹ Tomasello M., *The Cultural Origin of Human Cognition*, Harvard University Press, 1999.

Donc, non seulement les récompenses ne constituent pas une stimulation pour que l'enfant se montre plus serviable, mais en plus, elles peuvent même nuire à ce comportement. 20

Les réponses naturellement empathiques ou compatissantes des jeunes enfants aux difficultés rencontrées par la victime ont affecté la tendance de ceux-ci à lui apporter leur aide. 21

Dans un environnement naturel, les très jeunes enfants donnent et offrent des objets et de la nourriture plus volontiers que leurs cousins simiens. 27

Il y a très peu de preuves dans chacun des trois cas (aider, informer et partager) que l'altruisme dont font preuve les enfants est le résultat d'une acculturation, d'une intervention parentale ou d'une quelconque autre forme de socialisation. [Mais] les différentes cultures ont un impact sur l'enfant. Ainsi, après une période initiale au cours de laquelle ils font montre d'un altruisme indifférencié ainsi que d'égoïsme en ce qui concerne des objets précieux à leurs yeux, les jeunes enfants deviennent par la suite plus perspicaces et s'appuient sur les diverses caractéristiques des bénéficiaires potentiels de leur altruisme. Une étude a mis en évidence que, vers l'âge de trois ans, les enfants partagent plus souvent si le bénéficiaire a précédemment été gentil à leur égard et s'il appartient à leur groupe. 28

À un certain moment, les enfants deviennent conscients qu'ils sont la cible des jugements des autres qui se servent des normes sociales comme critères. Alors, naît le soi public pour lequel nous passons tant de temps et d'énergie à cultiver et à défendre la réputation. Les normes sociales représentent la perspective et les valeurs du groupe social comme un tout. 29

Les normes basées sur la réciprocité tiennent leur pouvoir du fait qu'elles sont fondées sur une sorte de contrat entre pairs qui repose sur le respect mutuel. C'est pour cela que ce sont de véritables normes. 31

Même jeunes, les enfants ont déjà une sorte d'intentionnalité partagée, plus large, représentées par le « nous ». 32

Toutes les sociétés incorporent des normes sociales puissantes, [notamment] dans les domaines biologiques tels que la nourriture ou le sexe. Les humains ont développé des émotions spéciales adaptées à la présence de normes. La culpabilité et la honte présupposent une forme de normes sociales ou du moins de jugements sociaux que les individus intériorisent et utilisent pour se juger eux-mêmes (avec leurs propres ressentis).

Les enfants possèdent des prédispositions à la serviabilité et à la coopération qui se révèlent lors du processus de socialisation. Mais ils apprennent à devenir plus discriminants, plus critiques et plus sélectifs à propos de qui aider, qui informer et avec qui partager. Ils apprennent aussi à gérer l'impression qu'ils font sur les autres (leur réputation et leur soi public) comme une façon d'influencer les actions exercées par les autres à leur égard. En outre, ils apprennent les normes sociales qui caractérisent le monde culturel dans lequel ils vivent : ils essaient activement d'apprendre quelles sont ces normes et tentent de les suivre. Ils commencent même à participer au processus d'application des normes en remémorant celles-ci à autrui et en se punissant eux-mêmes au travers des sentiments de culpabilité et de honte lorsqu'ils ne les respectent pas. 34

Les enfants sont altruistes par nature (parce que les enfants sont aussi naturellement égoïstes) que les adultes essaient de nourrir. 35

« Le monde primitif de la morale n'est pas un monde dans lequel je vous fais quelque chose ou vous me faites quelque chose,
mais un monde dans lequel nous faisons quelque chose ensemble. »

Christine Korsgaard 37

Tous les animaux sociaux sont, par définition, coopératifs dans le sens où ils vivent ensemble, en groupe, de manière relativement pacifique. 40

À un moment donné de l'évolution humaine, il est devenu important pour les individus d'un groupe de se conduire tous de la même façon. De là est née une pression à se conformer au comportement des autres. La motivation immédiate de l'individu est d'être comme les autres, d'être accepté dans le groupe, de faire partie de ce « nous », de ce groupe qui rivalise avec d'autres groupes. Si nous voulons fonctionner comme un groupe, il nous faut faire certaines choses, d'une certaine manière (des manières qui se sont révélées efficaces par le passé), et il nous faut nous distinguer des autres qui ne connaissent pas nos façons de faire. 53

L'imitation et la conformité peuvent créer de forts degrés d'homogénéité intragroupe et d'hétérogénéité intergroupe, et ce sur une échelle de temps plus rapide que celle de l'évolution biologique. À cause de ce fait particulier, (vraisemblablement caractéristique d'aucune autre espèce), un nouveau processus de sélection de groupe culturel est devenu possible. 34

Les humains en sont venus à s'engager dans des activités collaboratives avec un but conjoint et des rôles distincts et généralisés dans lesquelles les participants étaient mutuellement conscients du fait qu'ils dépendaient les uns des autres pour atteindre le but. 55

Bien évidemment les humains ne sont pas des anges de la coopération ; ils réfléchissent également ensemble pour accomplir toutes sortes d'actes odieux. Mais de tels actes ne sont généralement pas infligés à ceux qui font partie du « groupe ». En effet, de récents modèles évolutionnaires ont démontré ce que les politiciens savent depuis longtemps : la meilleure façon de motiver les gens pour qu'ils collaborent et réfléchissent en groupe est d'identifier un ennemi et de l'accuser que « lui » « nous » menace. L'exceptionnelle capacité de coopération des humains semble donc avoir principalement évolué pour permettre des interactions au sein du groupe local. En matière de coopération, un tel esprit de groupe est peut-être ironiquement une cause majeure des conflits et des souffrances aujourd'hui dans le monde. La solution (plus facile à décrire qu'à atteindre) est de trouver de nouvelles façons de définir le groupe. 56

Selon Elizabeth Spelke, la plupart des connaissances premières, appelées « connaissances-noyaux » (*core knowledge*) sont innées. Ceux ayant travaillé sur ses traces en ont réuni des preuves convaincantes – que l'enfant était équipé de connaissances-noyaux à propos d'éléments tels que les objets, les nombres et l'espace. Carol Dweck 67

Tomasello soutient que les caractéristiques uniques de la cognition humaine trouvent leurs racines dans une capacité et une motivation pour une intentionnalité partagée qui donnent lieu à des formes distinctives de communication et d'actions conjointes. De ce point de vue, les humains sont naturellement amenés à coopérer les uns avec les autres et à partager des informations, des tâches et des objectifs. De cette capacité découlent toutes nos autres réalisations distinctives : de l'utilisation des outils aux mathématiques et aux symboles. 77

Le langage naturel est le produit et non la source de nos façons exclusivement humaines de coopérer et de communiquer. 82 Elizabeth Spelke

Extraits sélectionnés par Jean-Pierre Lepri.